

Dobie Avenue, « TMR » **Une nouvelle de Réjean Ducharme**

Réjean Ducharme

Numéro 320, été 2018

Îlots urbains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89467ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ducharme, R. (2018). Dobie Avenue, « TMR » : une nouvelle de Réjean Ducharme. *Liberté*, (320), 35–36.

Dobie Avenue, « TMR »

UNE NOUVELLE DE RÉJEAN DUCHARME

Réjean Ducharme, « Dobie Avenue, “TMR” », tiré de *Morceaux du grand Montréal*, sous la direction de Robert Guy Scully, Éditions du Noroît, 1978, p. 57-59.

L'été, quand on était petits, on était voisins. Moi en ramasseur de bêtes à patate, et leur ébouillanteur, dans une boîte de café Maxwell House. Lui en villégiature, pilote casse-cou de son bicycle à trois roues, avec la fraîche à Ginette Lagueux debout sur l'essieu. Il m'avait volé mon revolver. Je l'avais dit à ma mère, ma mère n'avait rien dit, il avait des parents pas de notre monde, elle ne voulait pas déclencher quelque cataclysme en les insultant.

Quand je me suis en venu à Montréal, je m'en suis souvenu. J'ai trouvé son nom dans le *directory*, listé en gras, j'ai téléphoné, c'était bien lui, il m'a dit viens crétin, je ne voulais pas tout de suite, je ne me sentais pas assez motivé, je lui ai promis d'y aller une bonne fois.

C'était la seule connaissance que j'avais en ville. Un soir que ça ne filait pas je me suis décidé. *A change is better than a rest*, comme j'avais appris depuis qu'on était petits. Un bungalow duplex split-level, une côte à pic pour entrer dans le garage, Dobie Avenue, coin Dunraven, le chauffeur d'autobus va m'aider, ils connaissent leur affaire. « Zallez monter jusqu'à Jean-Talon puis zallez prendre un 143 puis zallez débarquer à L'Acadie puis zallez demander au monde qui a là, ils vont vous renseigner. »

Parmi les usagers qui se frottent les oreilles et qui tapent du pied, on n'est rien que deux au poteau du 143. Je demande à l'autre, une belle grande fille, si c'est bien l'autobus qui va dans le bout que je vais. Son menton fait moitié signe que oui dans son foulard bariolé. Je n'ose pas lui demander si elle descend à L'Acadie elle aussi, je suis trop gêné, il y a de quoi: les pans de son maksikoat qui s'écartent dans le vent qui grandit, avec rien en haut de ses bottes kozak, sinon des cuisses où les bêtes à patate que j'ai chassées reviennent au galop.

Waverly, Alexandre, Marconi, puis rien, la neige toute seule, les rafales qui se déchirent aux mâts en perdition où je reconnais les projecteurs du parc Jarry, pour avoir traîné dans ce coin-là une autre fois que ça ne filait pas. Plus on roule vers l'Ouest plus on ne voit rien, plus ça poudre, plus l'opacité blanche grandit. C'est la vitre où le jardin de givre pousse à vue d'œil, que les phares des rares autos irradiant, éblouissent, puis aveuglent tout à fait. Mais je suis assis derrière ma belle grande fille et faute de noms de rues je peux lire le nom des étoiles (Dawn, Halo, Brightside) qui constellent ses beaux grands cheveux. Elle se lève pour débarquer. Je la suis avec mes gros sabots. Comme des rois mages, ou bien non, leurs chameaux. « L'Acadie? » Je ne pourrais pas lui demander plus

que ça; aussitôt qu'on ouvre la bouche, le bruit s'engouffre et givre les poumons. D'ailleurs elle est partie. Un taxi l'a prise et la tempête les a pulvérisés, comme le reste, ne laissant que moi, que baisser la tête, m'arc-bouter et foncer.

156906, 983455, 342348159... Quelle sorte de numéros d'autobus c'est ça?... Pourtant, c'est L'Acadie, c'est bien écrit. Mais je ne peux pas *demander au monde qui a là*, hinna pas. Que c'est ça? Une belle grande fille qui tombe du ciel, qui se dépose à côté de moi au fond de l'émulsion furieuse. Une autre belle grande fille, une presque pareille. Elle fait moitié signe que oui, comme l'autre. Mais avant l'autre. C'est-à-dire tout de suite, avant même que je parle. « Dobie? » Oui. « Dunraven? » Oui. Je lui montre, avec un point d'interrogation, les quatre sens, les deux directions... Toujours moitié signe que oui, pas de problème. Les autobus passent à cent milles à l'heure. On ne voit pas tout de suite la noirceur de leurs vitres et que des réflecteurs rouges tournent aux coins de leurs toits, comme une ambulance. Mais c'est peut-être moi qui est malade.

Des tralées d'autobus, pas un qui arrête. Soudain, si vite que je n'ai pas le temps de m'en apercevoir, juste de m'en souvenir, il y en a un qui a attrapé ma Fée des Étoiles. Ni vue ni connue, il ne m'en reste pas plus que si je n'en avais jamais eu. Je reste bouche bée (pas longtemps). Je ne comprends pas son système. Comment qu'elle a fait? Je ne cherche pas de midi à quatorze heures: elle a « flailé », comme on dit. Je flaille le premier autobus. Sans succès. Le suivant non plus. Je ne vais pas lâcher, à quoi ça m'avancerait? Je vais tous les flailier. J'arraisonne la dix-sept-dizuitième, numéro 1864 je crois, dans les quatre chiffres en tout cas, de quoi qui a du bon sens en l'occurrence. Je demande Dobie Avenue au chauffeur, il me répond: « TMR? » Que c'est ça? Je dis oui à tout hasard. Je n'ai pas un jeu pour risquer de l'insulter.

— C'est pas sur mon chemin. Traversez là, zallez trouver ça tout de suite.

Je m'agrippe, mes doigts entrent bien dans les losanges de la clôture Frost. Il faut que je me hisse à la force des poignets, le treillage glacé n'offre pas de prise au caoutchouc de mes couvre-chaussures. Ça va aller mieux rendu en haut.

Pris dans le fossé, enfoncé jusqu'au cou. Pris jusqu'au ciel dans la bourrasque, qui bat, qui gifle, coup sur coup, comme des essais dont chaque aiguillon se visse dans le visage.

Dobie... C'est bien écrit! Première rue, je tombe dessus. Je regarde plus fort, je ne veux pas prendre de chances, je me suis assez trompé comme c'est là. C'est bien Dobie mais ce n'est pas Avenue, c'est Circle. Bon!

Les maisons, toutes des bungalows duplex split-level d'après ce que je peux voir, ont des airs comme les autobus de L'Acadie: numéros ça de long sans rapport entre eux ni avec d'autres,



toutes les lumières éteintes à l'intérieur, s'il y en a (des lumières et de l'intérieur), des feux rouges aux coins des toits, mais pas genre ambulance : genre flécheurs, des sortes de clignotants spéciaux que plus qu'on s'approche plus qu'ils clignotent. Et l'enlèvement de la neige, ici, ce n'est pas une traînerie. Toutes les cinq minutes les charrues passent, et les souffleuses les suivent, dévorant à mesure leurs labours, et les digérant aussitôt dans des camions. Une chance ! Sans les faisceaux de leurs phares puissants, je ne trouverais pas même les poteaux où sont pendus les noms de rues. Après avoir fait deux-trois fois le tour de l'hémicycle du Circle, je m'engage dans la Road du même nom. Je continue, guettant les intersections. Et voilà que je me retrouve, d'une seconde à l'autre, sans même avoir changé de trottoir, dans Thornton Street. Je reviens sur mes pas : encore Thornton ! Je tourne à droite ; je tourne à gauche ; Thornton partout. Ça commence à faire !...

Un autre Dobie. Square celui-là. C'est encore pas ça mais ça recommence à avoir de l'allure. Dobie Place... Je ne sors pas du quadrilatère, j'ai trop peur, je n'ai pas envie de me ramasser au diable vert, comme tout à l'heure. Je scrute encore les plaques

noires et blanches. Peut-être j'en ai mal lu une, que c'est un côté du Square qui s'appelle Avenue, ou un fond de cour.

Puis je me suis aperçu que je n'avais plus froid aux pieds. Puis je me suis aperçu que ce n'était pas le froid que je sentais plus, mais mes pieds, mes jambes, mes mains... La frousse m'a pris, je me suis vu à l'hôpital en train de tout me faire couper ça, les oreilles avec, le nez par-dessus le marché. J'ai couru après les charrues, crié après les souffleuses, hélé les camions. À la fin c'est un inspecteur de la Ville qui m'a embarqué, pour ne pas dire que je me suis embarqué moi-même. Il s'était stationné pour surveiller et il s'était endormi, le radio ouvert, la chaufferette au bout. Il est resté surpris quand il m'a trouvé assis à côté de lui, mais même s'il avait voulu me sortir je n'aurais pas grouillé, je me faisais trop pitié.

Et si le lendemain je n'avais pas lu dans le journal qu'une femme avait été trouvée pendue à un arbre de la Dobie Avenue, je ne serais pas plus avancé. Malgré tout le mal que je me suis donné, je ne connaîtrais pas plus la Dobie Avenue que si elle n'avait jamais existé. (L)